

1
La famille

Cali, adossé au mur du couloir, écoutait son père engueuler Abdourahim. C'était un passe-temps comme un autre et il n'avait pas particulièrement envie d'étudier. Makeda sautait sur les dalles noires et blanches comme si c'était une marelle. Ses larges tresses rebondissaient sur ses épaules, s'échevelant de plus en plus.

– C'est mon anniversaire-REUH! C'est mon anniversaire-REUH!

Wafa passa la tête par la porte de la chambre. Elle ne se fâchait presque jamais, mais c'était bientôt le brevet et il lui fallait un peu de calme. Avec trois frères et une sœur plus jeunes qu'elle, obtenir cinq minutes de silence tenait de l'exploit.

– Tu vas te taire, oui? J'essaie de faire mes devoirs, moi!

– Mais c'est mon anniversaire! protesta Makeda.

- C’est samedi, ton anniversaire, remarqua Cali.
- Pas vrai, répondit la petite fille.
- Si, c’est vrai.
- Non, c’est pas vrai!
- N’insiste pas, conseilla Wafa à son frère. T’auras jamais le dernier mot avec elle!
- C’est mon anniversaire-REUH... murmura Makeda en recommençant ses sauts de cabri.
- Qu’est-ce qui se passe? demanda Wafa, intriguée par les éclats de voix venant du salon.
- Hum? Abdourahim s’est fait choper en train de se battre dans la cour du collègue.
- Qu’est-ce qu’il a encore fait, celui-là? soupira Wafa, les yeux au ciel.
- Paraît qu’on l’a traité de sale nègre.
- Ah bon, c’est tout, dit Wafa avant de refermer sa porte.

Cali hocha la tête: sa grande sœur ne semblait pas comprendre certaines choses. Un peu comme leur père, d’ailleurs. Abdourahim réagissait souvent violemment, contrairement à Cali. Néanmoins, celui-ci lui enviait son aptitude à extérioriser ses émotions. Parfois, Cali avait l’impression d’être rongé de l’intérieur. En fait, il se sentait très seul au milieu d’une famille pourtant nombreuse. Il dressa l’oreille.

– Ça y est, allons-y pour le refrain préféré de papa...

Monsieur Beila racontait pour la dix millième fois comment ils étaient arrivés en France. La famine en Somalie qui les avait poussés vers Djibouti et monsieur Dougnac. Ah! monsieur Dougnac! Monsieur Dougnac qui avait engagé leur père comme guide pour les touristes. Monsieur Dougnac qui avait des amis fonctionnaires haut placés dans la hiérarchie. Monsieur Dougnac qui, lorsqu'il avait pris sa retraite, avait tout fait pour qu'ils obtiennent des passeports français. LE monsieur Dougnac qui leur avait payé le voyage en avion. Ce qui n'était pas rien : douze personnes. Oumar Beila et sa femme Mako, Wafa, Cali, Abdourahim et Rifki, Youssouf Songo, sa femme Halimo et leurs trois garçons, Hassan, Abdelai et Mahmoud, sans oublier la mère de Mako et de Halimo, la redoutée Nawal. Seule la petite dernière de la famille Beila, Makeda, était née en France. Tout ça pour atterrir dans une HLM sur les hauteurs de Cherbourg... Tout ça pour se geler les fesses dans une ville où il pleut tout le temps. Tout ça pour que leur père et leur oncle travaillent comme éboueurs.

– Le Français est beau, le Français est grand, le Français est bon... ricana Cali. Le Français n'est pas raciste du tout!

Makeda s'arrêta de sautiller et le regarda avec étonnement.

– Moi, je suis française !

– Toi, t'as cinq ans et tu ne connais rien !

– SIX ! hurla Makeda.

– Pas avant samedi, rétorqua Cali.

– Pas vrai !

Abdourahim apparut dans le couloir, la mine renfrognée. Depuis quelques mois, il était en révolte. Il en voulait à tout le monde. Il avait besoin d'espace. Et de liberté. Deux choses qu'il ne pensait pas trouver dans ce pays pourri.

– T'es puni ? demanda Makeda, l'air réjoui.

– Va chier, répondit Abdourahim en filant dans la chambre qu'il partageait avec ses deux frères.

Cali l'y suivit de près. Par besoin de se défouler sur quelqu'un, Abdourahim marcha sur Rifki qui lisait une BD à plat ventre sur la moquette. Rifki ne connaissait que le rayon des bandes dessinées de la bibliothèque municipale.

– Eh ! Chuis pas un paillason ! protesta-t-il.

– Va chier.

– Alors ? rigola Cali, c'est quoi, ta punition ?

– Et merde, j'ai déjà trois heures de colle, c'est pas suffisant, peut-être ?

Abdourahim s'effondra sur son lit et fit semblant de donner des coups de pied à son jeune frère. Rifki roula promptement pour s'écarter.

– J'y suis pour rien si tu fais des conneries!

– Ta gueule, paillasson!

– La prochaine fois, attends d'être sorti du collège pour te fritter avec un mec, dit Cali.

– Quand on me traite, je réfléchis pas, répondit Abdourahim.

– On doit te traiter souvent, vu tes résultats scolaires!

La remarque de Cali déclencha le rire de Rifki, qui se prit un coup de pied pour de bon. Mais Cali, lui, ne riait pas. Si Abdourahim persistait à mal se conduire, il allait avoir de sérieux ennuis.

– Tu veux finir éboueur comme papa? demanda-t-il.

Cali regretta aussitôt d'avoir dit ça. C'était injuste vis-à-vis de son père. Papa Oumar était un homme courageux qui jamais ne se plaignait de faire un travail dur et peu gratifiant.

– Moi, je veux retourner en Somalie et vivre au soleil, rétorqua Abdourahim.

– Pauvre con, dit Cali. La Somalie, c'est mourir au soleil.